

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193025>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cupé par le lac Léman. Les montagnes de la Savoie en forment l'une des pointes, en venant s'abaisser vers ses eaux non loin d'Evian, tandis que les rives si riches du canton de Vaud, qui s'étendent de Montreux à Rolle et Nyon, en forment l'autre pointe, avec, dans le lointain et comme pour clore vaguement le croissant, la bande bleuâtre du Jura.

» En tournant les yeux à droite et vers le nord, voici la Dent de Jaman et l'arrête fortement ciselée des Rochers de Naye, au-delà desquels on voit fuir la Sarine, et qui servent de premier plan à un océan de montagnes appartenant au canton de Fribourg, et notamment à la Gruyère. Puis, dans le lointain, s'étale la blanche et magnifique chaîne qui couronne de ses glaces l'Oberland bernois. »

En s'approchant dans la direction du sud, une foule d'autres sommités s'offrent à l'horizon, telles que le Grand-Combin, les tours de Mayen et d'Aï, l'aiguille d'Argentière, l'Aiguille verte, etc., etc.

A ce propos, nous devons recommander la *Vue panoramique des Rochers de Naye*, vaste et belle feuille coloriée, publiée en 1891 par la sous-section de Jaman du Club alpin suisse

Voilà un aperçu bien incomplet, sans doute, de toutes les jouissances que nous promet le *Glion-Naye*, l'un des plus pittoresques et des plus imposants de nos chemins de fer alpestres. Pour s'en rendre compte plus exactement, apprécier et jouir de toutes ses beautés, pendant le parcours, il faut nécessairement lire en entier, et avoir en poche, l'intéressante brochure de M. Lullin, à laquelle nous n'avons emprunté que quelques détails.

On lit dans la *Gazette de Lausanne*, du 2 août 1839 :

« L'événement le plus extraordinaire a eu lieu mardi dernier au camp de Bière. Au moment où la troupe faisait l'exercice du tir au polygone, une pièce de 12, à laquelle on venait de mettre le feu, a éclaté avec une violente détonation, au milieu même des artilleurs chargés de servir les pièces,

La pièce, qui était en tête des 7 bouches à feu dont le polygone est armé, s'est brisée en plusieurs éclats; l'un d'eux, du poids de 170 livres, est tombé à un pied du canonnier qui mettait le feu, mais sans le toucher; un de 450 livres a été lancé à 20 pieds derrière la 2^e plate-forme; un 3^e de 180 livres, après avoir passé sur la tête d'un canonnier, est tombé sur la 3^e plate-forme où se trouvaient 3 artilleurs; un 4^e de 155 livres, a été lancé à 5 pas du magasin à poudre, et est tombé au pied de l'artificier chef; un 5^e, de 140 livres, après avoir été lancé à une soixantaine

de pieds de hauteur, est tombé au milieu d'un groupe de 25 artilleurs, sans toucher un seul homme. Enfin le boulet qui, malgré la rupture de la pièce, avait conservé toute sa force, est venu frapper aux pieds d'un tambour placé près des cibles, à une distance de 3100 pieds, et l'a couvert de sable ainsi que les hommes qui l'entouraient. L'explosion a été si forte que les bonnets de police de la plupart des hommes placés près des pièces sont tombés. La troupe qui, après cet événement, avait éprouvé un certain malaise, a repris son calme habituel. »

Madame est servie.

Le maire du chet-lieu de canton de... soyons discrets, avait invité à dîner le sous-préfet en tournée de révision.

Le grand jour étant arrivé, dès le matin, tout en veillant aux préparatifs, la femme de M. le maire explorait la route à l'aide d'une longue-vue. Le maître d'hôtel qu'elle avait mandé de la ville voisine, avec force recommandations sur l'habit noir et la cravate blanche de rigueur, se faisait attendre.

A midi, l'heure indiquée par les lettres d'invitation, M. le maire et la plupart des convives étaient réunis au salon, mais le maître d'hôtel n'arrivait pas. Tout à coup, on sonne à la porte de la cour, qui livre passage à un personnage en habit noir et en cravate blanche. La maîtresse se précipite :

— Dépêchez, dépêchez, s'écria-t-elle en accourant, on n'attend plus que vous.

Le nouvel arrivé, qui n'était autre que le sous-préfet de X., s'inclina :

— Vous êtes mille fois bonne, madame, de venir ainsi au devant de moi; permettez que je vous offre mon bras.

La maîtresse eut un geste de stupefaction.

— Voilà qui est fort, pensa-t-elle. Ce maraud de maître d'hôtel ne se contente pas d'être en retard, il se permet encore la facétie de m'offrir le bras; je vais lui faire voir de quel bois je me chauffe.

Et, saisissant la main du fonctionnaire, elle l'entraîne en courant jusqu'à la salle à manger. Là, lui mettant un torchon sous le bras :

— Vous n'avez pas une minute à perdre, dit-elle. Voyant que vous n'arriviez pas, j'ai fait prévenir Rosette, la fille de l'auberge d'en face. Elle est en train de s'habiller. Tontaine, ma bonne, est à la cuisine. Quant à moi, je suis obligée d'aller rejoindre mon monde au salon. Prenez vite cette pile d'assiettes, servez le potage, et dès que vous apercevrez Tontaine ou Rosette, venez annoncer que madame est servie. Vous entendez : dans le grand genre : Ma—dame—est—servie.

Le sous-préfet, qui avait tout compris depuis la remise du torchon, s'inclina.

Quelques instants après, avisant une grosse rougeade qui entrait, les bras chargés de plateaux :

— C'est vous qui êtes mademoiselle Tontaine ?

— Oui, not'maitre.

— Eh bien ! faites-moi le plaisir d'ouvrir la porte du salon et d'annoncer M. le sous-préfet de X.

— M. le sous-préfet de X. ! cria Tontaine, à pleins poumons.

Et le fonctionnaire se plaçant dans l'embrasement de la porte, son gibus sous le bras, annonça gravement, en scandant chaque mot :

— Ma—dame—est—servie !

Tête de la maîtresse qui se précipite par une porte de dégagement et ne repartait plus.

Nous avons sous les yeux cette déclaration d'une municipalité, de laquelle nous retranchons les noms propres :

« Nous soussigné membre de la Municipalité nous déclarons que nous avons un abitant dans notre commune qui a été aubligé de parti pour servir sa partie en laicent sa femme toute seule bien malade sencecour nous le recommandont bien sicesté possible qu'on puisse le lécé reveni pour tendre secour à sa femme c'est un nommé.....

....., octobre 1870.

(Signature).

Nous aimons à croire que pendant la période d'années qui s'est écoulée dès lors, ce brave syndic aura quelque peu amélioré son orthographe.

Deux amis se promenaient ensemble près du Signal de Lausanne. Leur conversation tomba sur le mépris des richesses, sur le beau traité de Sénèque qui parle de ce sujet, et sur tous les maux que l'or et l'argent font dans ce malheureux monde. Pleins d'enthousiasme pour une pauvreté noble et indépendante, ils jurèrent de renoncer pour jamais à ces métaux corrupteurs, vident de concert leurs bourses dans un buisson épais, et reprennent le chemin de la ville. Arrivés à la porte, ils se séparent : l'un des deux regagne son logis; bientôt il entend sonner l'heure à laquelle il avait coutume d'aller au café. Mais qu'y faire sans argent ? Après un moment de réflexion, il prend bravement le parti de retourner au buisson, chercher le dépôt qu'il lui a confié. A peine l'a-t-il reconnu, qu'il voit ce buisson fort agité, et un gros corps qui se traîne dans son intérieur : c'était son honnête camarade, qui, sans même rentrer dans sa chambre, était venu en hâte recueillir à lui seul ce qu'ils avaient semé à deux.

Au commencement du siècle dernier, un village près d'Echallens fut attaqué

d'une maladie épidémique qui fit de prompts et cruels ravages. Le gouvernement y envoya bientôt des secours, et le bailli s'y rendit avec un médecin et des remèdes. Le petit nombre d'hommes bien portants s'assemble, délibère et charge le président de la commune d'aller dire au bailli qu'on le remercie et qu'on prie le médecin de s'en retourner avec ses médicaments.

— Et pourquoi donc? demande le bailli!

— Voyez-vous, monsieur, nous avons eu dans notre village, il y a environ quarante ans, une même maladie que celle-là, qui nous mit bien au large. A présent le nombre des habitants s'accroît toujours et nous commençons à être un peu *cougnés*. Y faut laisser aller les choses tout naturellement, monsieur le bailli, sans que le médecin s'en mêle.

Noël rose.

Par M. et M^{me} GEORGES RENARD.

FIN.

La comtesse avait écouté, muette de surprise, incapable de réflexion. Mais quand la mélodie se fut éteinte, comme un feu d'artifice, par un bouquet de notes joyeuses, une subite inquiétude lui vint, qui se changea aussitôt en colère. Qui donc se permettait de lui offrir une sérénade! Sans doute quelque audacieux adorateur. Elle chercha des yeux Lison: Lison avait disparu. Prise de frayeur, la comtesse se précipita dans la pièce voisine qui était sa chambre. Lison accourait déjà au-devant d'elle et lui criait, en montrant une robe de soie mauve qui s'étalait et chatoyait sur le lit dans tout l'éclat de sa fraîcheur:

— Voyez, madame, ce qui est arrivé pour vous! M^{me} de Lignerolles étouffa un cri d'étonnement et d'admiration.

— Qui a apporté cela? demanda-t-elle d'un ton sévère. Et comme la soubrette faisait ce geste, qui, dans toutes les langues, signifie: le l'ignore, sa maîtresse reprit irritée:

— Appelez François, Baptiste, toute la maisonnée. Je veux savoir d'où vient cette toilette, n'y touchez pas surtout!

— Attendez, madame. Je vois dessus un papier piqué avec une épingle.

— Donne alors, donne vite.

La comtesse le lui arracha presque des mains. Elle allait donc savoir quel était le mystérieux galant qui osait lui faire des surprises, à elle! Mais, ô bonheur, c'était l'écriture de Robert. Elle baisa le billet et lut avidement.

Mon amie aimée,

J'ai pu, du fond de ma prison, vous commander une toilette que je vous prie d'accepter pour l'amour de moi. Vous la recevrez la veille de Noël et elle vous rappellera combien j'étais, — puis-je dire combien nous étions, — heureux l'an dernier à pareil jour. Je vous prie encore de vous en parer ce soir même, comme si j'étais présent; je penserai à vous, je vous verrai, je serai près de vous ce soir-là.

Je baise tendrement vos yeux si doux, en leur défendant de pleurer l'absent qui souffrait trop de les savoir rougis par les larmes.

Votre prisonnier,

ROBERT DE LIGNEROLLES.

Pauvre petite comtesse! Elle eût bien voulu obéir tout à fait. Mais ses yeux s'y refusaient, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues; seulement il est à soulager que son mari les lui eût pardonnées sans peine, s'il avait pu les voir. Elle riait en même temps, le cœur soulagé. Voyez-vous cette soubrette de Lison, qui devait être dans le secret et qui ne disait rien! Charmante, l'idée de cette sérénade! Et cette toilette donc! Vite, il fallait l'essayer. C'est qu'elle allait merveilleusement. Et rien n'avait été oublié, jusqu'à l'éventail assorti, jusqu'aux plumes de même nuance. — Lison, tu me coiffes au « désir de plaire! » — Et, devant la psyché, la jeune femme discutait la place d'une mouche, étudiait l'effet d'un flot de dentelles ou d'un ruban, s'extasiait sur le bon goût des moindres détails, se tournait, se regardait, se souriait à belles dents. Non vraiment elle n'était pas trop mécontente d'elle-même. Dame! on n'a pas impunément vingt ans, une jolie figure et six mois de réclusion derrière soi.

— C'est maintenant que le petit Noël devrait envoyer M. le comte, s'écria Lison, — fière de voir sa maîtresse si belle.

¶ Ces mots suffirent pour rembrunir la comtesse. C'était bien la peine d'être si élégante. Il n'était pas là. Et songeant à sa beauté inutile, la petite comtesse se prit à soupirer encore et à faire une gentille moue de désappointement.

Mais il était dit que ce soir-là elle tomberait de surprise en surprise. A peine avait-elle eu le temps de se mirer et de s'admirer que Baptiste, frappant à la porte, apparut en disant:

— Madame est servie.

Madame de Lignerolles ne savait plus si elle était éveillée; elle se laissait emporter par le cours merveilleux des événements, qui la transportaient en plein conte de fées; elle suivit sans mot dire Baptiste qui marchait silencieux et solennel.

La salle à manger (la comtesse ne songeait même plus à s'étonner) resplendissait de lumières et de fleurs, de cristaux et d'argenterie. Sur la table, François, élève du fameux Carade, avait, suivant la mode du temps, représenté un paysage en miniature, un vrai paysage suisse: des montagnes, des prairies, un torrent, des forêts, un lac; mais montagnes et prairies étaient blanches de neige; lacs et torrents étincelaient gelés; sapins et hêtres se dressaient vêtus de givre. C'était l'hiver, dans la tiédeur d'une serre chaude.

Deux couverts seulement figuraient sur la table, et la comtesse en les voyant eut presque envie de pleurer. Elle se disait bien que tout devait avoir été ordonné ainsi par son mari; mais elle commençait à trouver cruel ce jeu qui lui faisait trop sentir qu'elle était seule, quand elle aurait pu être deux.

Un bruit léger lui fit tourner la tête. Elle demeura clouée sur place par la stupéfaction. Robert de Lignerolles, incliné avec grâce, disait en souriant:

— Madame, vous avez souhaité souper avec moi. Me voici à vos ordres.

Un cri joyeux, un envollement d'oiseau dans un frou frou de soie, et déjà la petite comtesse était dans les bras de son mari. Des baisers, des exclamations et des baisers encore furent d'abord tout ce qu'on entendit; après, assez longtemps après, vinrent les pa-

roles. Comment Robert était-il là? Mis en liberté? Non, mais évadé. Un coup préparé de longue main! Une corde à nœud, un mur franchi dans l'obscurité, deux lieues à cheval, c'était tout.

— Pour plus de sûreté, ajoutait le fugitif, j'ai emmené avec moi mon geôlier, un brave Vaudois, qui a toute sortes de qualités et même une belle voix. Vous avez pu en juger ce soir, ma chère. Rien à craindre jusqu'à demain matin, et demain, lui et moi, nous serons en Savoie. Un bateau nous attend.

— Et si l'on s'aperçoit de votre fuite cette nuit, dit Edmée tremblante.

— Bah! Le gouverneur a du monde à souper. Et si, par impossible, il s'avisait de quelque chose, comme il vit très mal avec sa femme, ma maison est le dernier endroit où il supposera que je sois venu chercher asile. Il me cherchera partout ailleurs. Si ce n'est pas assez pour vous rassurer, sachez que Baptiste et mon geôlier font le guet sur la route et que j'ai en bas un cheval tout sellé. Ainsi donc, ma femme, à table et joyeux Noël!

Qu'il sont aigus, les plaisirs savourés sous la menace d'un grand péril! Jamais, non jamais, Robert et Edmée n'avaient connu souper si exquis, causerie si envoiement, union des âmes si étroite. Et voici que dans le paysage qui décorait la table, la neige et le givre, comme sous un souffle chaud du midi, se mirent à fondre sur les montagnes et sur les arbres; et aussitôt sapins de verdoyer, torrent de couler, fleurs de fleurir. C'était le printemps. C'était le réveil magique de la nature endormie. Mais dans la salle il n'y avait plus personne pour le voir.

Le lendemain, au petit jour, sur la terrasse qui dominait le lac, la comtesse, frileusement enveloppée d'épaisses fourrures d'où sa figure émergeait comme une rose mousseuse de sa prison de mousse, suivait des yeux et du cœur une barque à voiles qui cinglait vers la côte de Savoie. La bise, cette bonne bise qui soufflait de toutes ses forces, menait droit le fugitif où il voulait aller. Déjà la barque lointaine n'apparaissait plus aux premiers rayons du soleil que pareille à une mouette blanche qui, les ailes relevées en triangle, va se poser à la cime d'une vague. Robert de Lignerolles était libre et dans quelques jours la comtesse pourrait le rejoindre en France. Alors, jetant un coup d'œil ironique vers le château de Morges, elle se tourna du côté de Lison qui frissonnait à ses côtés:

— Lison, dit-elle, je ne mettrai plus mes souliers de noce. Tu les serreras dans mon chiffonnier avec ma cassette à bijoux. Je veux les conserver comme des reliques.

Les privilèges de la femme.

D'un ouvrage sur la longévité, que vient de publier le professeur Buchner, de Darmstadt, il résulte que la vie de la femme est en moyenne plus longue que celle de l'homme.

C'est une femme, et de plus une Française, Marie Priom, de Sainte-Colombe, qui a eu la vie la plus longue de nos temps modernes. Elle est morte en 1838, à cent cinquante-huit ans.

M. Buchner cite de nombreux cas de